

laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille.

Pendant ce combat, les Xochimilcas attaquèrent la garnison restée dans la ville; le général, pour les punir, fit mettre le feu aux temples et aux maisons, puis il se rendit à Coyohuacan, autre grande ville située à huit kilomètres au sud de Mexico, sur les bords de la lagune. Les Mexicains venaient d'achever un fort retranchement, en face de Coyohuacan, pour défendre l'entrée de cette place; au signal donné pour l'assaut, les alliés se précipitent sur les retranchements avec l'entrain que leur donnait tant de victoires déjà gagnées; les Mexicains résistent et se battent avec une opiniâtreté qui révèle leur mépris de la mort; la lutte fut longue, terrible, mais la discipline, le courage et la supériorité des armes espagnoles triomphèrent. Les alliés entrèrent dans la ville le même jour. Cortez fit ensuite une reconnaissance sur la chaussée de Coyohuacan à Ixtapalapan; il vit celle d'Ixtapalapan à Mexico couverte d'ennemis et coupée de fossés; sur la lagune, des milliers de canots, chargés de troupes, attendaient des ordres pour se porter sur les points menacés par les conquérants. Avant de quitter Coyohuacan il fit incendier comme à Xochimilco les temples et les maisons. De Coyohuacan à Tlacopan sa marche ne fut qu'une suite de combats pendant lesquels il courut les plus grands dangers; deux de ses serviteurs furent faits prisonniers à ses côtés et sacrifiés le même soir à Mexico. Enfin, il rentra à Texcoco après avoir examiné tous les environs de la lagune et pris les observations nécessaires pour la reddition de la capitale.

Les brigantins étaient alors achevés, les troupes qui se mettaient sous les ordres de Cortez devenaient innombrables, le chiffre de ses compagnons venait récemment de s'augmenter par l'arrivée à Vera-Cruz d'un navire chargé d'Espagnols, de chevaux, d'armes et des munitions de guerre; tout paraissait promettre une heureuse et prochaine solution, lorsque tout faillit être compromis par une conspiration. Quelques partisans du gouverneur de Cuba, jaloux de la

gloire de Cortez ou plutôt effrayés des dangers que le siège de Mexico devait leur faire courir, résolurent de tuer Cortez, Sandoval, Alvarado et plusieurs autres officiers amis du général. La veille de l'exécution de ce complot, un des conjurés, repentant, avoua tout à Cortez. Celui-ci fit arrêter aussitôt un nommé Antonio de Villafaña, chef de la conspiration; mais, ne voulant plus s'exposer aux poignards de ses compagnons, ayant déjà tant d'ennemis à combattre, il se créa une petite garde de corps, composée de quelques soldats qui ne le quittaient pas et sur le dévouement desquels il pouvait compter.

Le 28 avril, les brigantins achevés furent bénis et lancés à l'eau à la suite d'une messe en musique à laquelle tous les Espagnols communièrent; les voiles furent hissées, des salves d'artillerie tirées, un *Te Deum* fut chanté pour célébrer cet événement. Le général faisait reposer sur ces brigantins les plus grandes espérances pour mener à bonne fin le siège de Mexico; c'est pourquoi il donna tant de solennité à leur mise à flot. Dans la revue qu'il passa de ses troupes le même jour, on voyait quatre-vingt-six cavaliers, plus de neuf cents fantassins, trois gros canons de fer, quinze petits canons de cuivre et des munitions de guerre en abondance. Il fit à ses soldats un discours pour les encourager, comme il l'avait fait lors de la revue passée à Tlaxcala. Il envoya des courriers à ses alliés pour leur dire que le moment était venu d'assiéger la capitale de l'empire mexicain, et les prier d'amener avant dix jours toutes les troupes dont ils pourraient disposer. Cinq jours après arrivèrent à Texcoco cinquante mille Tlaxcalèques, commandés par le jeune Xicotecatl et le vaillant Chichimecatl. Les autres renforts qui vinrent successivement firent monter le chiffre des auxiliaires à plus de deux cent mille hommes, selon les témoignages les plus authentiques.

Le 20 mai, lundi de la Pentecôte, 1521, il rassembla ses troupes et distribua les commandements. Pedro de Alvarado fut chargé d'aller à Tlacopan empêcher les Mexicains de se

ravitailer de ce côté; il avait avec lui trente cavaliers, cent soixante fantassins, vingt-cinq mille Tlaxcaltèques et deux pièces de canon. Cristobal de Olid fut nommé chef de la division qui devait opérer à Coyohuacan; il avait trente-trois cavaliers, cent soixante-huit fantassins, vingt-cinq mille alliés et deux canons. Gonzalo de Sandoval eut mission d'aller détruire la ville d'Ixtapalapan avec vingt-huit cavaliers, cent soixante-trois fantassins, trente mille auxiliaires et deux canons. Malgré les représentations de ses capitaines, Cortez voulut prendre le commandement des treize brigantins sur lesquels il embarqua trois cent vingt soldats et treize coulevrines. Les troupes alliées qui restaient demeurèrent en partie à Texcoco et les autres retournèrent chez elles.

Olid et Alvarado partirent ensemble pour prendre les positions qui leur avaient été assignées. Parmi les plus respectables Tlaxcaltèques qui accompagnaient Alvarado se trouvaient le jeune Xicontecatli et son neveu Pilteuctli. Ce dernier, dans une dispute, fut blessé par un Espagnol, enfreignant ainsi les ordres de Cortez proclamés à Tlaxcala et renouvelés à Texcoco. Cet incident faillit amener la désertion des Tlaxcaltèques. Pilteuctli, irrité, demanda la permission d'aller à Tlaxcala panser sa blessure. Xicontecatli, voulant se venger de l'affront fait à son neveu, déserta pendant la nuit avec plusieurs de ses compagnons pour retourner avec Pilteuctli dans leur patrie. Alvarado avertit immédiatement de ce fait Cortez qui, pour donner un exemple, fit arrêter et pendre Xicontecatli à Texcoco. Il est à peu près certain qu'il n'en vint à cette extrémité qu'après avoir obtenu le consentement du sénat. Ce consentement, du reste, n'était pas difficile à obtenir, le sénat étant très sévère, même vis-à-vis des plus hauts personnages de la république, lorsqu'il s'agissait de punir un crime; en outre, Xicontecatli, par son arrogance et sa hauteur, s'était attiré l'inimitié des quatre chefs; aussi, furent-ils aises d'en être débarrassés. Ce supplice intimida de telle sorte les auxiliaires qu'ils n'eurent plus envie d'enfreindre la discipline militaire; néanmoins, les Tlax-

caltèques pleurèrent la mort de ce prince et se distribuèrent comme reliques des morceaux de ses vêtements.

A Tlacopan, Alvarado et Olid se mirent en devoir, dès leur arrivée en face de cette ville, de couper l'aqueduc de Chapultepec qui fournissait de l'eau à la capitale. Les Mexicains s'attendaient à cette mesure et, pour empêcher son exécution, ils se battirent par terre et par eau avec acharnement; mais ils furent obligés de céder le terrain et de se retirer, laissant une centaine de prisonniers entre les mains des Tlaxcaltèques. Les Espagnols, fiers de leur succès, voulurent aller, par la chaussée de Tlacopan, s'emparer de quelques canaux; assaillis par une nuée continuelle de traits qui leur tua huit hommes et en blessa beaucoup, ils durent à leur tour se retirer précipitamment à Tlacopan.

Le 30 mai, Olid se rendit à son poste de Coyohuacan. Ces deux vaillants capitaines commencèrent leurs travaux d'installation par combler les fossés voisins de leurs camps pour faciliter les mouvements de la cavalerie et se maintenir dans les positions qu'ils avançaient un peu chaque jour du côté de Mexico. Sandoval, parti de Texcoco le 21 mai, parvint à pénétrer dans Ixtapalapan, déjà endommagée lors de la première visite des Espagnols; il fit mettre le feu aux maisons et massacrer tous ceux qui s'opposaient à son passage; les habitants, effrayés par une telle tempête, cherchèrent à se sauver dans les canots. Cortez, pour attaquer la partie de la ville qui se trouvait dans le lac, était venu avec ses brigantins jusqu'à un petit monticule appelé depuis *Peñon del Marqués*, — rocher du marquis, — voisin d'Ixtapalapan et couvert d'ennemis disposés à se défendre jusqu'à la mort; il descendit avec cent cinquante Espagnols, et, malgré l'opiniâtre résistance des Mexicains, il les passa tous au fil de l'épée. A peine maîtres de ce monticule, les conquérants durent se rembarquer au plus tôt, à cause d'une flotte innombrable de canots armés qui s'approchait contre eux. Longtemps les Espagnols se tinrent sur la défensive, mais le vent s'étant levé, ils déployèrent les voiles des brigant-

tins, coururent sur les canots, en coulèrent une multitude et dispersèrent le reste.

Olid, apercevant du haut d'un temple de Coyohuacan le succès de la flottille espagnole, envahit de son côté la chaussée de Mexico, prit plusieurs fossés, s'empara de quelques retranchements et tua la plupart des Mexicains qui les défendaient. Dans la même soirée, Cortez réunit ses brigantins et vint attaquer par terre et par eau les fortifications établies à l'angle formé par la jonction des chaussées de Coyohuacan et d'Ixtapalapan. Les Mexicains qui tenaient garnison dans ces retranchements firent une résistance désespérée; mais, écharpés ainsi que leurs canots par deux grandes pièces d'artillerie qui les prenaient en travers, ils furent obligés de se réfugier à Mexico, laissant la chaussée couverte de leurs cadavres.

Cet endroit appelé Xoloc, et dont j'ai déjà parlé lors de la première entrevue de Cortez et de Moctezuma, parut favorable au général pour y établir son centre d'opérations; il commandait, en effet, les deux chaussées, plaçait sous sa main les corps d'armée de Coyohuacan et de Tlacopan, et coupait de ce côté les secours qui pouvaient entrer à Mexico par terre ou par eau. Il y fit venir les brigantins, abandonna Ixtapalapan qui se trouvait trop loin, et prit la résolution de commencer dès le lendemain le siège de la capitale. Les Mexicains ne l'attendirent pas; ils vinrent pendant la nuit attaquer les Espagnols qui les firent promptement rentrer en ville par un feu bien nourri d'artillerie et de mousqueterie des plus meurtriers. Après le lever du soleil, les Mexicains revinrent à la charge et furent de nouveau repoussés, avec de plus grandes pertes encore, grâce à des renforts venus de Coyohuacan; mais, comme la flottille de canots secondant les forces de terre incommodait beaucoup les alliés, Cortez fit élargir un fossé de la chaussée pour permettre aux brigantins d'y passer et de disperser la flottille mexicaine quand elle se présenterait.

Sandoval, ayant heureusement terminé son expédition

contre Ixtapalapan, avait reçu l'ordre d'abandonner cette place, et venait sur Coyohuacan par la chaussée, lorsqu'il se vit disputer le passage par les Mexicains de Mexicaltzinco, ville située à peu près à moitié chemin, sur les bords du lac. Cortez envoya deux brigantins pour le dégager et faciliter sa marche; le combat fut très vif; les Espagnols triomphèrent pourtant et mirent le feu à la ville. De Coyohuacan, Sandoval se rendit avec dix cavaliers à Xoloc où il arriva au milieu d'une bataille que livraient les alliés; oubliant les fatigues de la journée, il pique de l'éperon, se jette au plus fort de la mêlée et reçoit une flèche qui lui traverse la jambe. L'artillerie espagnole causait pourtant des ravages épouvantables parmi les Mexicains, et leur mortalité fut si grande pendant cette action qu'après leur retraite ils n'osèrent plus s'approcher de longtemps du camp allié.

Alvarado ne restait pas non plus inactif; malgré des pertes sensibles qu'il essuya, il se rendit maître de plusieurs fossés et de quelques retranchements de la chaussée de Tlacopan. S'apercevant que des secours arrivaient continuellement aux assiégés par la chaussée de Tepeyacac, située au nord de Mexico, il fit avertir Cortez de cette découverte. Le général envoya de suite Sandoval avec cent dix-huit fantassins et une armée d'auxiliaires pour s'emparer de cette position. Sandoval, quoique très souffrant de sa blessure, se mit aussitôt en route, occupa la chaussée sans coup férir et compléta de la sorte le blocus de la capitale du côté de la terre ferme.

Le lendemain, Cortez se détermina à pénétrer dans la ville à la tête de cinq cents Espagnols et de quatre-vingt mille alliés. Alvarado et Sandoval reçurent l'ordre de le seconder en faisant chacun sur la chaussée qu'ils commandaient une marche en avant. Quelques cavaliers et dix mille auxiliaires restèrent au camp. L'armée de Cortez, flanquée des brigantins, traversa, sans trop de difficultés, le premier retranchement et le premier fossé qui coupait la chaussée;

mais le second, attendant à la ville, était si large et défendu par une si prodigieuse quantité de monde, que les Espagnols furent très longtemps détenus devant cet obstacle et qu'ils ne vinrent à bout de le franchir qu'après une vive fusillade et un feu violent d'artillerie. D'autres obstacles les attendaient; pour les surmonter il fallut tout le courage héroïque et toute l'énergie de Cortez qui conduisit ses troupes jusque sur une place où le combat s'engagea dans les maisons, dans les temples, dans les rues, partout. Les alliés, débordés par la multitude de leurs ennemis, criblés de pierres et de flèches qui pleuvaient sur eux de tous les côtés, furent un instant dans une situation des plus critiques; néanmoins, ils parvinrent à se dégager et à regagner leur camp après avoir massacré des milliers de Mexicains.

De nouveaux secours et de nouvelles alliances se présentaient journellement aux Espagnols. Au début du siège, Cortez, qui ne comptait dans les trois camps que quatre-vingt-dix mille hommes, en avait maintenant au moins deux cent quarante mille. Ixtlilxochitl, pour lui témoigner sa reconnaissance, cherchait à lui concilier tous les esprits et venait de lui envoyer une armée de cinquante mille hommes, commandée par son propre frère, jeune prince d'une grande bravoure qui, plus tard, se fit instruire, baptiser et reçut le nom de don Carlos Ixtlilxochitl. Toutes ces troupes, accourues pour prendre part au siège de Mexico, révélaient les difficultés de cette entreprise, rendues presque insurmontables, soit par la position même de la ville et la nature des obstacles qu'elle offrait, soit à cause du nombre inouï de ses défenseurs. En étudiant cette dernière phase de l'existence politique de l'empire aztèque, comparable aux sièges les plus longs, les plus meurtriers et les plus néfastes qui aient été enregistrés dans l'histoire de l'ancien monde, on n'est plus tenté de croire exagérés les chiffres fabuleux attribués aux populations de certaines cités de l'Anahuac.

Cortez avait alors en main des forces assez puissantes pour réduire la capitale du Mexique; mais il aurait fallu,

pour en venir à bout en peu de temps, empêcher les secours d'arriver aux assiégés par la lagune, ce qui ne se pouvait guère; le blocus n'existait que du côté de la terre ferme. Pour obvier à cet inconvénient, il envoya cinq brigantins dans la partie du lac située entre Tlacopan et Tepeyacac, avec ordre d'être toujours à la disposition d'Alvarado, de Sandoval et, dans les moments de loisir, d'aller deux par deux à la chasse des canots qui portaient des vivres et des troupes à Mexico.

Au second assaut donné par les alliés, les Mexicains furent refoulés jusqu'à la place de Tenochtitlan où Cortez les fit arrêter en attendant que les retranchements pris fussent démolis, les fossés comblés et la route aplanie. Pendant cette expédition, non moins meurtrière que la précédente, les Espagnols brûlèrent plusieurs temples, le palais d'Axayacatl et la maison de Moctezuma dans laquelle se trouvaient ses fameuses volières.

Le lendemain Cortez sortit de son camp de très grand matin pour ne pas laisser aux Mexicains le temps de creuser de nouveaux fossés et de construire de nouveaux retranchements; mais, en dépit de sa diligence, il retrouva presque tout dans le même état que la veille avant l'assaut. Cette fois la défense fut tellement opiniâtre qu'il fallut cinq heures de combat aux alliés pour reconquérir les avantages gagnés le jour précédent. Sandoval et Alvarado se battaient de leur côté avec la même tenacité et les mêmes résultats. Alvarado réussit pourtant à détruire toutes les maisons parallèles à la chaussée de Tlacopan jusqu'à Mexico. Cortez aurait voulu camper la nuit dans la capitale pour conserver les positions conquises pendant le jour, mais cela n'était pas possible; car, dans l'intérieur, il n'aurait pas empêché le ravitaillement de Mexico aussi facilement qu'il le faisait depuis qu'il était à cheval sur toutes les chaussées qui conduisaient à cette place; faire occuper ces positions par des détachements ou des garnisons, c'était exposer ses soldats à un massacre probable sinon certain. Il n'avait pas perdu le souvenir de